

ET SI C'ÉTAIT LA FIN DE LA GUERRE... QU'EN PENSE LE THÉÂTRE ?

Festival EN LISANT / Port-au-Prince (Haïti)

19 décembre 2024

Et si c'était la fin de la guerre... Qu'en pense le Théâtre ? demande Eliezer Guérismé, directeur du festival En lisant, à Port-au-Prince, en Haïti. Bonne et vaste question ! Digne d'une thèse d'État en 12 volumes couvrant l'ensemble du globe. Nous serons plus sobres ici, en piochant dans l'histoire du Théâtre depuis ses origines, et parmi ceux qui l'ont fait ou le font aujourd'hui, sans aller jusqu'en Chine pour ce court rendez-vous ? Avec la conviction toutefois que les valeurs du Théâtre sont universelles.

A quelle date situons-nous la fin de la guerre ? Tout de suite ? A Noël ? Le 1^{er} janvier 2025 ? Va pour le 1^{er} janvier. Mais pour commencer, un chiffre parmi d'autres, comme ça, pour mesurer ce que représente physiquement l'homme sur cette planète : en mettant dans un cube les huit milliards d'êtres humains d'aujourd'hui, quelle serait la hauteur du cube ? 1 km, 10 km, 100km ? La réponse est 1 200 m en plaçant chaque corps à touche-touche. Et même 850 m en s'en tenant à notre volume de chair, d'os et de sang. Soit une tête d'épingle à l'échelle du système solaire. Tous debout côte à côte au sol, nous couvririons un carré de 44,5 km de côté, 1980 km². Soit à peine plus de 7 % de la surface d'Haïti, 0,0000039 % de la surface de la Terre, 0,000013 % de ses terres émergées. Incroyable, non ? Je n'ai aucune idée de la hauteur que représenterait un cube cumulant toutes les armes du monde. Aussi haut, peut-être. Ce qui voudrait dire que chaque homme a son propre volume d'armement à ses côtés.

Dans ce contexte, rappelons-nous que le Théâtre a toujours été et est à la fois thérapeute, résistant, combattant et visionnaire, et que ces dimensions qui en font dans son tout un politique au sens de la vie dans la cité, lui resteront après le 1^{er} janvier 2025. Il reste et restera une arme de construction massive.

MAIS TOUT D'ABORD QUELQUES CITATIONS

*L'humanité est maudite si, pour faire preuve de courage,
elle est condamnée à tuer éternellement.
Jean Jaurès / homme politique français, pacifiste,
assassiné trois jours avant la guerre de 14-18*

Maudite vraiment, l'Humanité ? Le « si » laisse la question en suspens, et de l'espoir.

*Berlin, eau forte de Churchill, d'après une idée de Hitler
Bertolt Brecht, dramaturge et metteur en scène allemand,
face aux ruines de Berlin en 1948*

Vue par un homme de Théâtre, la guerre aux ordres de deux amateurs des beaux-arts.

*L'âme rétrécit au lavage.
Pierre Debauche / acteur, metteur en scène, poète, pédagogue belge*

Hélas oui, le lavage de cerveau. Le Théâtre en première ligne pour le combattre.

La guerre, c'est ringard.

Manu Chao / chanteur-compositeur-interprète-musicien franco-espagnol

Notre slogan à partir du 1^{er} janvier 2025 ? Repris en chœur par la jeunesse ?

Mieux vaut en rire que s'en foutre.

Didier Super, humoriste-chanteur-musicien français

Rien de plus sérieux. Le rire participant de l'arme de construction massive.

Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont point de bouches.

Ma voix la liberté de celles qui s'affaissent au cachot du désespoir

Aimé Césaire, écrivain et homme politique martiniquais

Magnifique Aimé Césaire. Les mots participant de l'arme de construction massive.

Toupatou, tout tan, kapab gen yon Antigòn ki di NON !

Partout, en tout temps, il peut y avoir une Antigone qui dit NON !

Félix Morisseau-Leroy, journaliste, poète, dramaturge haïtien

Un symbole. Entre guerres fratricides et courage face au pouvoir, Antigone, un des grands personnages du Théâtre depuis l'Antiquité.

J'adore pleurer... Si je crie dans la rue, on dit que je suis fou...

La scène est le meilleur endroit pour crier la vérité et la beauté

Nawar Bulbul, réfugié syrien, acteur, auteur,

fondateur de la troupe Al-Khareef Théâtre à Damas (Syrie)

Un magnifique acteur en exil. « Il n'y en a pas beaucoup comme moi », ajoute-t-il.

Connais l'adversaire et surtout connais-toi toi-même et tu seras invincible

Sun Tzu, général chinois du 6^e siècle avant Jésus-Christ,

auteur de l'ouvrage de stratégie militaire « L'art de la guerre »

Vaut aussi pour le Théâtre, peuplé de combattants.

J'écris pour qu'il fasse peur en moi

J'écris (ou je crie) pour qu'il fasse homme en moi

Sony Labou Tansi, dramaturge, poète, écrivain congolais

Belle conclusion pour cette introduction. Écrire pour piocher au fond de soi, grandir à travers soi, et transmettre.

LE THÉÂTRE, D'OÙ VIENT-IL ?

Merci ici au livre « Histoire du Théâtre, dessinée / De la préhistoire à nos jours, tous les temps et tous les pays » - Éditions Nizet - 1992

Pendant 2 500 ans, le théâtre a tracé sa route en se métamorphosant, passant en Europe dans ses deux premiers siècles d'une sorte de thérapie de groupe où chacun participe dans le même chœur, le même cercle de jeu, à un espace scénique distinguant d'un côté les acteurs et les chœurs, de l'autre le public. Lequel s'identifie aux personnages qu'il joue où qu'on lui présente dans ce qu'on appelle la

mimésis. C'est-à-dire dans un rapport d'imitation, d'identification, de reproduction des personnages en intégrant leur grandeur, leur héroïsme, leurs fait d'armes, leur environnement. On rejoue le personnage, on rejoue la scène, on est le personnage, on se grandit par lui. Déjà un travail de l'homme sur lui-même comme sur le groupe, qui fonde l'entrée du Théâtre dans la communauté.

Dans ce nouvel espace scène/spectateur émerge 500 ans avant Jésus-Christ, le Théâtre grec et ses grands auteurs, dont les célèbres Sophocle, Eschyle, Euripide, plus tard Aristophane. Le public est convié 2 fois 4-5 jours par an dans le cadre de 2 festivals « *Les Dyonisies* » en l'honneur de Dyonisos, Dieu du vin, de la Vigne et de la Fête. Le premier festival a lieu fin mars pour l'arrivée du printemps, l'autre fin décembre pour fêter le vin. Le Théâtre est devenu institution comme élément structurant du groupe, avec ses prix des meilleurs dramaturges. Soit une dizaine de jours de théâtre dans l'année pour une quinzaine de représentations chaque fois. Le reste du temps est dédié à l'agriculture, au commerce, au voyage... et à la guerre qui participe elle-même à la cohésion de la communauté. Celle de Troie, occupa longtemps et occupe encore la scène théâtrale et son imaginaire.

Dans ce Théâtre naissent les grands textes dont peu sont arrivées jusqu'à nous, qui n'ignorent pas les conflits, ses motifs, ses intrigues et ses souffrances. Un point commun entre ces auteurs grecs : la haine et la condamnation de la guerre, de ses artisans et profiteurs. Le Théâtre comme espace politique dans la vie de la cité. La comédie arrive un brin plus tard, puis les pièces satyriques. Une nouvelle dimension a pris forme dans l'interaction public/personnages, appelée catharsis qui dépasse, en l'absorbant, la mimésis que les grands philosophes auront fini par dénoncer. On ne s'inscrit plus dans une imitation, une reproduction des faits et gestes des personnages pour exister soi-même. On vit et on soigne ses émotions, ses affects, à travers les personnages. On se purge de ses peurs, de ses souffrances, de ses errements en investissant les peurs, les souffrances, les errements des personnages sur scène. On se lave de ses propres excès en les transposant. On se venge, on se défoule sur les « méchants ». Comme les enfants avec Guignol, quand la marionnette à laquelle s'identifie l'enfant donne des coups de bâton à ces « méchants ». Le Théâtre, en thérapeute toujours, comme un regard sur soi et le groupe pour grandir et avancer.

Passent les siècles. L'empire romain en devenir envahit tout le bassin méditerranéen, découvre le Théâtre grec, s'y initie, voit émerger ses propres auteurs principalement dédiés à la comédie. Le Théâtre est partout, la vie en société y est traitée, mais en évitant les sujets politiques. Après l'arrivée des premiers gradins (195 avant Jésus-Christ), et des premiers théâtres en pierre (55 avant Jésus-Christ) ce seront les arènes, leurs rendez-vous grands formats, avec les exhibitions, les défilés, les gladiateurs et les chrétiens mangés par les lions. C'est la civilisation du spectacle, « *Du pain et des jeux* » (« *Panem et Circenses* »). 175 jours par an au début du 2^e siècle après Jésus-Christ. Le spectateur en consommateur de ce que le pouvoir lui donne à voir, jusqu'aux scènes les plus barbares. Parle-t-on encore de Théâtre ? Est-il mort ? Non. Les saltimbanques investissent toujours la société, ses espaces publics et privés, pratiquant la pantomime dans toutes les langues et dans un vaste répertoire gestuel.

Puis le Théâtre et ses auteurs disparaissent pour 600 ans, condamné par la religion chrétienne devenue religion officielle de l'empire romain en 391 après Jésus-Christ, interdisant les autres cultes après avoir été si longtemps persécutée. Nombre d'œuvres du passé sont perdues, condamnées, irrémédiablement détruites, dont celles de la bibliothèque d'Alexandrie en Égypte (entre 400 000 et 700 000 ouvrages) pour qui les avis divergent sur ce qui la fit disparaître. Conflits politiques, conquête arabe de l'Égypte, incendies volontaires... sont les raisons les plus reprises. Le Théâtre comme victime du pouvoir politique et religieux, exclu de la société.

Après un long sommeil, hormis la présence des acrobates, mimes, conteurs et autres montreurs d'ours, c'est à partir du 11^e siècle au Moyen-Âge qu'on retrouve la scène, sous l'égide de l'Église qui garde la main sur les contenus en imposant ses Écritures comme seul espace de récits autorisé, sous la

forme du Drame liturgique, du Jeu, du Miracle, du Mystère. Le Théâtre demeure rejeté par l'Église. Le comédien est assimilé aux prostituées dont l'activité est fondée, considère-t-on, sur le faux-semblant. Il est exclu de la communauté chrétienne, interdit de baptême, de mariage à l'église et d'office religieux à sa mort. Mimer la vie d'un autre n'est pas digne d'un chrétien. C'est comme tricher avec Dieu, le trahir. L'acteur ne peut renouer avec l'Église qu'en reniant son métier. Les femmes sont interdites de scène. Le Théâtre, ici en marginal de la société.

C'est aux 16^e siècle et suivants que le Théâtre vit une profonde mutation en se libérant du carcan religieux pour réinvestir les questions de société au cœur de sa mission. L'invention de l'imprimerie, la naissance du protestantisme, la Renaissance, la découverte de l'Amérique et des autres continents sont passés par là. Malgré le poids de l'Église, le Théâtre est reconnu par l'État en France en 1630. C'est la naissance/reconnaissance du Théâtre dit profane, c'est-à-dire exempt de toutes références religieuses. C'est aussi l'époque, comme nouveau carcan, de la règle des 3 unités régissant la conception d'une œuvre théâtrale : unité de temps (les événements racontés doivent s'inscrire sur l'équivalent de 24h) ; unité de lieu (l'histoire se passe sur un seul et même espace ; unité d'action (une seule action principale, une seule intrigue). Les femmes finissent par monter sur scène tout en demeurant comme les hommes des parias de l'Église, malgré le roi Louis XIV au milieu du 17^e siècle qui impose d'honorer chrétiennement Molière à sa mort. Ce qui sera fait à minima, dans un enterrement en catimini après qu'on eut expliqué et tenté de prouver qu'en se voyant mourir, Molière – malin ? - avait demandé les derniers sacrements en renonçant en échange de ne plus exercer son métier de comédien. Jusqu'au 19^e siècle, des prêtres continueront de se montrer réfractaires à toute reconnaissance du Théâtre et de ses acteurs, provoquant régulièrement de vives réactions du public et du politique.

Toutefois, le Théâtre s'installe partout au cours de ces 16^e au 19^e siècles. Comédies et tragédies, dont certaines exhument/adaptent les œuvres préservées du Théâtre antique, continue de s'inscrire dans cet éveil des consciences qui fonde sa raison d'être. C'est aussi la naissance de la Commedia dell'Arte et de son Arlequin. Dans toute l'Europe, de William Shakespeare (1564-1616), à Molière (1622-1673), Carlo Goldoni (1707-1793), Victor-Hugo (1802-1885), Alfred Jarry (1873-1907), on caricature, on tourne en dérision, on questionne, on fabrique du savoir, de la pensée, du débat, on dénonce avec subtilité les excès du pouvoir, qu'il soit politique ou social. On raconte les jours sombres de l'avènement d'Hitler (Bertolt Brecht / 1898-1956). Le Théâtre assume son rôle et continue d'évoluer. Ceci n'empêche pas l'État français d'exclure les juifs de ses théâtres, dont la Comédie française, pendant l'Occupation de la France par les Allemands durant la seconde guerre mondiale. **« Il faut purger le Théâtre français des juifs »**. Des directeurs de théâtre se plieront bon gré mal gré à l'injonction, d'autres feront semblant ou pas en défendant leur art, ses valeurs, comme ce sera pour leurs successeurs. Et successeuses. Les femmes, en effet, en plus d'être comédiennes depuis longtemps maintenant, commencent à être reconnues comme dramaturges, directrices de troupes et de lieux.

Et le Théâtre continue d'inventer dans ses formes écrites et jouées de l'après-guerre. Comment se remettre du choc de 39-45 ? Il ne s'agit plus d'écrire et de jouer comme avant cette guerre qui dépassa toutes les autres. C'est ainsi qu'apparaît le Théâtre dit de l'Absurde, un terme qui demeure aujourd'hui sans être partagé par tous, avec le roumain Eugène Ionesco, le russo-arménien Arthur Adamov, **« le plus désespéré de tous qui riait le mieux »**, l'irlandais Samuel Beckett, le belge Michel de Ghelderode. Pour ces auteurs, venus d'ailleurs pour les trois premiers, comme pour les artistes français qui ont quitté la France, il est le théâtre de l'exil par l'abandon de leurs langues. Un théâtre des ruines essentiellement fondé sur l'absurdité des situations et la déstructuration du langage. Dans cet après-guerre et ses transformations, les auteurs qui ont connu les camps de travaux forcés assimilés à des camps de la mort, et continué là et après, agir et penser Théâtre.

Cette période est aussi, pour la France, celle de la décentralisation théâtrale, un choix politique qui investit lentement mais sûrement le pays en promouvant des centres dramatiques nationaux

auxquels s'ajouteront les maisons de la culture. La culture pour tous qui sort de Paris pour s'installer en banlieue et tout le pays. C'est l'époque des premiers accueils de troupes africaines et d'Haïti.

C'est à la perpétuation de ce rôle d'éveil des consciences et de l'imaginaire auquel pensent les artistes que j'ai consultés ces dernières semaines pour aborder la question posée par Eliezer. Pour eux, les missions du Théâtre ne changeront pas. Avec ou sans guerre, il faut continuer de se battre, y compris pour simplement exister. Nombre d'États aujourd'hui s'en prennent à lui, noyant la pensée de leurs peuples, imposent à leur profit leurs propres récits nationaux. En Algérie, il est interdit de parler des années noires (cf. le franco-algérien Kamel Daoud / prix Goncourt 2024 est interdit de diffusion dans ce pays / ou encore Boualem Sansal, 75 ans, qui vient d'être emprisonné), cette guerre civile créée par les islamistes qui traversa ce pays de 1992 à 2002 en faisant entre 60 000 et 120 000 morts, des milliers de disparus, un million de personnes déplacées.

Au Maroc, Mohamed El Hassouni, fondateur du Théâtre Nomade à Casablanca, me raconte ses déboires avec les religieux. Pour jouer sur une place en ville, c'est le ministère de l'intérieur qui décide ou non de la tenue de la représentation. Et les intégristes islamistes viennent régulièrement saboter ses installations lorsqu'il pose son chapiteau dans une ville. En Bosnie, issue de l'ex-Yougoslavie, dans un conflit gelé sans être résolu, l'école sépare aujourd'hui les enfants Croates des enfants Bosniaques. Quand les uns ont cours le matin, les autres ont cours l'après-midi. En France, émerge depuis quelques années un désir de censure chez certains élus, et par là à l'auto-censure de directeurs de théâtres et d'auteurs, qui a mené à la création de l'Observatoire de la Liberté de Création, et à une Loi sur la Création, l'Architecture et le Patrimoine (LCAP), qui demeure perfectible. Tous ces pays ne sont pas en guerre, du moins ne la vivent pas au sens strict. Mais on doit s'y battre pour y faire du Théâtre et raconter la société.

Si je raconte tout cela, c'est pour dire, comme une vérité de La Palice, que rien n'a été facile pour le Théâtre au fil des siècles et ne le sera demain. Qu'il a inventé et assumé sa fonction d'avant-garde au cœur de la société, comme thérapeute, promoteur de la liberté et de la capacité à vivre ensemble en bonne intelligence, qu'il continuera de le faire en assumant les risques qu'il prend. Il s'adaptera, se transformera. On le voit avec les nouvelles technologies qui ouvrent aux artistes des d'espaces pour embellir, densifier le propos, parfois dépasser les difficultés. J'ai pu être témoin d'un exemple magnifique d'adaptation et de résistance : la création en 2015 par Nawar Bulbul, en Visio Skype sur grand écran d'un « *Roméo et Juliette* » entre Amman, en Jordanie, et Homs dans la Syrie du dictateur Bachar el-Assad. L'enfant qui joue Roméo vit en centre de rééducation dans un camp de réfugiés syriens à Amman. Juliette, dont on cache le nom et le visage, est assiégée dans son quartier de Homs par l'armée syrienne. Skype leur permet de se voir et d'échanger, d'être vus à distance par du public.

<https://www.rtb.be/article/syrie-des-enfants-jouent-romeo-et-juliette-grace-a-skype-8922300>

ET LA GUERRE ?

Pendant 5000 ans, et plus, l'Europe s'est fait la guerre sur son territoire et l'a porté au-delà dans sa découverte du monde et ses conquêtes coloniales. La guerre est un instrument politique et d'affirmation de sa propre puissance, qui nous rapproche de la célèbre maxime de Carl von Clausewitz (1780-1831), officier général et théoricien militaire prussien (en Allemagne aujourd'hui) :

La guerre n'est rien que la poursuite de la politique par d'autres moyens

En somme, la nous sommes dans une normalité qu'on accepte et qu'on lui reconnaît. Qu'en ont pensé les intellectuels (cf. « Vers la fin de la guerre », John Mueller, 2006) au fil de ces derniers siècles ? Citations :

*Une paix prolongée favorise la prépondérance d'un esprit purement marchand
– dont découlent un égoïsme, une lâcheté et un manque de virilité dégradants –
et tend à souiller la vertu de la nation*

*Emmanuel Kant, philosophe prussien (1724-1804)
cinq ans avant d'écrire son Traité de paix perpétuelle*

*La guerre ouvre l'esprit du peuple et rehausse son caractère
Alexis de Tocqueville, philosophe français (1805-1859)*

*C'est une pure illusion et une idée futile
que d'attendre quoi que ce soit du genre humain s'il oublie comment faire la guerre
Friedrich Wilhelm Nietzsche, philosophe allemand (1844-1900)*

*La guerre, c'est la vie...
Nous sommes condamnés à manger ou être mangés
afin que le monde puisse continuer à vivre.
Seules les nations belliqueuses ont prospéré.
Une nation meurt aussitôt qu'elle désarme
Émile Zola, écrivain et journaliste français (1840-1902)*

*La guerre est nécessaire au progrès humain
Igor Fiodorovitch Stravinsky, chef d'orchestre et compositeur russe (1882-1971)*

On entend encore aujourd'hui cette rhétorique. La pauvreté d'un pays frapperait plus ceux qui ne connaissent plus ou n'ont pas connu la guerre... De même, les grands avancées technologiques découlent de l'innovation technologique militaire. En clair, moins on apprend à se battre, plus on est faible sur tous les plans. L'homme sans prédateur en auto-prédateur...

Ce sont les effroyables massacres de la première guerre mondiale (9 millions de morts et 21 millions de blessés / 1,4 millions de morts et 4 millions de blessés pour la France) - alors que dans les deux camps, les soldats étaient partis à la guerre « *La fleur au fusil* », certains d'un retour dans un mois, qui commenceront à faire bouger les lignes dans cette relation à la guerre. Elle n'est plus justifiable, elle n'est plus une institution constitutive de l'humanité. On déclare le respect des frontières. Grande victoire. Toute atteinte à ces frontières est juridiquement illégale, la première guerre mondiale serait la Der des Ders, la Dernière des Dernières.

On crée ainsi en 1919 la Société des Nations (SDN) en charges du respect des frontières comme acte fondateur d'une paix mondiale, et on y croit. Vingt ans plus tard, 1939, on se bat à nouveau, beaucoup, la Der des Ders n'aura pas fait long feu : 50 à 60 millions de morts cette fois. L'ONU succédera à la SDN après la seconde guerre mondiale, avec les mêmes objectifs et sur des bases plus solides dont on observe hélas aujourd'hui les limites à son action dans le grand panier des conflits de toutes sortes, traditionnelles ou en devenir, où l'ONU est missionnée : guerre civile, de libération, d'agression, guerre froide (le retour), psychologique, hybride, guerre économique, contre le terrorisme, guerre de religions, pour l'eau, le pétrole, le climat, la nourriture, la montée des eaux, l'accès à la mer, l'espace vital...

Dans cette multiplicité, il en est qui tuent plus que d'autres, ou hors de chez soi. Ces dernières décennies, comme évoqué plus haut, ont vu la quasi-disparition des guerres de conquête, acquis incontestable. Les frontières, comme principe de stabilité initié par la SDN et sous l'égide de l'ONU à l'issue de la seconde guerre, ont été respectées, hormis :

- par l'Irak - qui l'a payé cher - lors de son agression du Koweït en 1990 et qui est retournée dans ses frontières (je ne défends pas la 2^e guerre en Irak, bâtie sur un mensonge, contre laquelle j'ai manifesté et qui a été déclarée par la suite illégale par l'ONU).

- contre toute attente, par la Russie contre l'Ukraine (pays souverain appartenant toutefois à l'URSS avant la chute de celle-ci) en s'appliquant à saper les instances et accords internationaux pour imposer un nouvel ordre mondial balayant les acquis de l'après seconde guerre mondiale.

D'autres guerres n'ont pas manqué après celle de 39-45. Si on ne mord plus ou presque sur le territoire du voisin, on mord toujours sur les espaces économiques culturels, politiques, idéologiques, comme en accompagna et produisit la guerre froide entre les blocs de l'Est et de l'Ouest.

ET NOUS, CITOYENS DU MONDE D'AUJOURD'HUI ?

Pour reprendre un passage de la pièce que j'ai écrite et qu'Eliezer Guérismé a mis en scène pour ce Festival En lisant 2024 : **« La vie est un théâtre ! Je suis un théâtre... Nous sommes un théâtre... La Terre est un Théâtre... »**. Je suis un citoyen de la France et de l'Italie, j'ai les deux nationalités, et je suis un citoyen de l'Europe et de son Union européenne qui a fait beaucoup pour unir un continent, dépasser les querelles ancestrales entre Français, Allemands, Anglais et leurs alliés respectifs, interchangeables au gré de l'Histoire. Une Europe qui s'est imposée par des personnages politiques qui l'ont voulu après s'être réellement affrontés physiquement sur le champ de bataille, par la réconciliation des États et leurs peuples, en inventant un espace démocratique de liberté de pensée, de création et de circulation des biens et des personnes. Il a fallu pour cela deux grandes guerres mondiales, première et deuxième, tous les conflits des 18^e et 19^e siècles et d'avant, qui ont fait des millions et millions de morts en Europe et laissé beaucoup de traumatismes. Victor Hugo, homme politique et homme de théâtre, annonçait l'avènement de l'Europe en paix avec un siècle d'avance dans son célèbre discours au Congrès de la Paix le 21 août 1849, à Paris. Extraits :

« ... La loi de Dieu, ce n'est pas la guerre, c'est la paix. Les hommes ont commencé par la lutte, comme la création par le chaos. D'où viennent-ils ? De la guerre ; cela est évident. Mais où vont-ils ? A la paix ; cela n'est pas moins évident.

(...)

Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes, nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure, et vous constituerez la fraternité européenne. »

https://www.assemblee-nationale.fr/13/evenements/textes_victor_hugo.asp

Il faudra attendre trois armistices avant que la prophétie se réalise. L'Europe, qui n'est pas la planète entière, est un bon exemple d'une page noire volontairement tournée et d'une démocratisation ayant réussi à créer les conditions de sa paix après tant de guerres. Nous avons beaucoup de chance, même si c'est compliqué, jamais parfait ni définitivement acquis, et sujet à des réflexes de protection des frontières pour se protéger de l'étranger, ce qui pose de nouveaux problèmes. Pourtant, le chant d'une extrême droite en Europe a de plus en plus d'écoute. En contrechant, à titre de mauvais exemple dans un autre coin du monde, un événement récent : Wajdi Mouawad, grand auteur et metteur en scène libanais qui aime son pays, directeur du Théâtre de la Colline en France, dont le nom est sur l'affiche du Festival En Lisant, a dû fuir dernièrement en quelques heures le Liban alors qu'il s'apprêtait à présenter la première mondiale de sa création **« Journée de noces chez les Cro-Magnon »**. Un spectacle dédié au contexte libanais, avec une équipe essentiellement libanaise, dans une production associant l'Institut français à Paris et Beyrouth, et le Théâtre Le Monnot à Beyrouth.

Pourquoi s'est-il enfui ? Parce que l'organisation *Campagne de boycott des partisans d'Israël au Liban* considérait que Wajdi Mouawad avait affiché précédemment trop de liens avec ce pays dans son parcours d'homme de théâtre. Il ne s'agissait pourtant que de projets travaillant à la paix entre les peuples, avec leurs représentants pacifistes. Pour établir son action en justice, en plus d'une intense campagne de harcèlement, l'organisation, via le *Comité des représentants des prisonniers et détenus libérés des geôles israéliennes* dont on peut comprendre le ressentiment vis-à-vis d'Israël, s'est appuyée sur la présence d'un billet d'avion pris en charges par un partenaire israélien dans la production du spectacle présenté par Wajdi Mouawad pour dénoncer le projet et son responsable. La loi libanaise interdit depuis des années à ses ressortissants la normalisation des relations avec Israël au Liban, passible sinon de lourdes peines de prison. Pour un billet d'avion, Wajdi Mouawad aurait pu se retrouver le soir même derrière les barreaux pour un long moment. Il a donc fui sans attendre, malgré le travail qu'il venait apporter au Liban, son pays, qu'il avait déjà dû fuir à l'âge de 10 ans. La réconciliation dans ce Moyen-Orient n'est pas pour demain, encore moins avec les derniers événements à Gaza et au Sud-Liban. Comme me dit Abdo Nawar, du Théâtre Shams, à Beyrouth, cette été avant les derniers événements : **« Au Liban, on est toujours en état de guerre. Ceux qui se battent contre la guerre doivent le faire très discrètement. C'est dangereux. Ceux qui veulent faire la guerre peuvent au contraire le crier en pleine lumière ».**

Nous pourrions parler des relations entre Haïti et la République dominicaine, dont je ne connais, de façon très et trop superficielle, que ce que j'en ai lu et un peu discuté. Ces deux pays ne sont pas en guerre. Sont-ils en paix ? Où en est le Théâtre aujourd'hui des deux côtés de l'île sur ce sujet ? Peut-on vivre en paix avec ses propres démons ? On voit que d'un bout à l'autre de la planète, le regard, l'affect, sur la question qui nous est posé par Eliezer Guérismé, les chantiers à poursuivre, ou à engager, ne peuvent être les mêmes selon les traces que la guerre aura laissé au cours des siècles, laisse encore et laissera pour longtemps. Vivre sans elle ne veut pas dire vivre sans avoir à y songer, sans se rappeler qu'elle a existé. Pas encore du moins :

- que la prophétie d'une disparition de la guerre à partir du 1^{er} janvier 2025 se réalise ou non.
- qu'on soit comme les Anglais sur leur île qui n'a jamais connu d'envahisseurs mais qui a été copieusement bombardée par l'aviation d'Hitler et ses missiles V1 et V2, les premiers missiles de l'histoire militaire.
- qu'on soit Allemands pour avoir beaucoup souffert pendant la seconde guerre mondiale après avoir fait beaucoup souffrir les autres.
- qu'on soit Français ayant connu la Résistance, mais aussi l'attentisme, la dénonciation des juifs, la collaboration avec les Allemands (cf. le film « Le chagrin et la pitié » documentaire de Max Ophüls qui attendit 10 ans en France pour être diffusé à la télé alors que 24 pays le diffusaient dès sa sortie), et qui connut les bombes, principalement anglaises et américaines à l'été 1944, venues – paradoxe – libérer la France (52 000 morts, de nombreuses villes détruites de 75% à 100%...).
- qu'on soit Soudanais, Libanais, Palestinien, Haïtien, Russe et Ukrainien depuis le 22 février 2022 et même avant... et finalement citoyen du monde.

ET LA RELIGION ?

La paix, ce qu'on en ferait et devrait encore faire à partir de ce 1^{er} janvier 2025, ne s'inscrit donc pas sous les mêmes hospices et problématiques selon la géographie, l'histoire, le positionnement

géopolitique, les élites au pouvoir. Et selon la place qu'y tiennent les religions, comme on a pu l'aborder dans les lignes précédentes.

La France est un pays laïc, et si j'ai bien saisi, le sujet est encore dans un entre-deux en Haïti. Dans notre laïcité, on est libre de croire ce que l'on veut, de pratiquer la religion que l'on veut. De faire du Théâtre sur tous sujets. C'est ce qu'on appelle la liberté de conscience, qui inclut, dans le respect des autres et de l'ordre public, le libre choix en chacun des valeurs, des principes, des opinions, des croyances, dont celui d'être athée. Ce ne sont pas les lois de l'Église qui régissent la société, mais les lois de la société tout court. La religion n'a pas sa place dans les rouages de l'action publique depuis la loi de 1905, dite de séparation de l'Église (qui exerçait alors une énorme influence) et de l'État. Aucun service et bâtiment publics, théâtre, école, crèche, caserne... n'affiche de signes religieux. Mais les membres du personnel peuvent pratiquer sans entrave la religion qu'ils souhaitent, hors de ces espaces. Les chapelles qu'il y avait autrefois dans les mairies, hôpitaux, services administratifs... ont été transformées en salle de réunion, de réception. Toutes références au Christ, aux Saints, à la Vierge, à Dieu y ont été enlevés : crucifix, statues, citations sur les murs... Ce qui n'interdit pas le Théâtre de défendre la laïcité autant que la liberté de croyance, comme d'avoir le droit de parler des religions comme il l'entend. Parfois, ça grince, comme j'ai pu le voir à Rennes, en France, il y a 13 ans avec le spectacle *« Sur le concept du visage du fils de Dieu »* de Roméo Castellucci, où, comme dans d'autres villes en France, la police dut intervenir pour que le spectacle ait lieu.

J'ai beaucoup de respect pour les personnes qui croient en un Dieu, qui parfois m'ont touché en exprimant leur foi. Mais je suis prêt à me battre sans compromis contre les anti-laïcs si la laïcité devait être remise en cause dans mon pays. Me battre avec le Théâtre et sans lui, et j'ai aussi beaucoup de respects pour les artistes qui ont pris des risques dans ce combat. J'ai eu plaisir à accueillir au Festival des Accroche-cœurs, à Angers, où est venue aussi la BIT-Haïti, des danseurs tunisiens qui se sont mis à danser en solo dans les rues de Tunis au début du printemps arabe. Ils se retrouvaient parfois entourés d'intégristes musulmans très menaçants leur contestant le droit de danser, d'exprimer cette liberté. Il est des endroits dans le monde, avec ou sans guerre, comme à l'époque de l'Inquisition en Europe et sa chasse aux « hérétiques », où par fanatisme on se bat pour un Dieu, on meurt pour un Dieu, on tue beaucoup pour son Dieu ou contre le Dieu d'un autre, on interdit beaucoup, on contraint beaucoup. Des écoles palestiniennes (pas toutes) éduquent à détester les juifs, les Israéliens et leurs enfants, et des écoles juives (pas toutes) éduquent à détester les arabes, les Palestiniens et leurs enfants. Des deux côtés, on légitime que ces enfants devenus ennemis puissent s'entretuer plus tard. Des deux côtés on prépare la guerre... Encore un sujet pour le Théâtre, comme celui de réparer dans leurs têtes et leurs chairs les enfants soldats.

Pourtant, on est frappé de voir, en voyageant, combien les intonations des enfants sont les mêmes quand ils jouent au foot entre eux, avec ou sans signes religieux : qu'il s'agisse d'une petite place dans Jérusalem, d'un village en Afrique, d'une rue de banlieue à Paris, et sans doute de Port-au-Prince. Peu importe l'endroit, les cris résonnent pareil pour le but marqué, la victoire, la frustration, les rires, le partage, le refus de perdre. Tous ces enfants, d'où qu'ils viennent et dans un beau mélange, auraient tôt fait de s'entendre et se comprendre en jouant dans la même équipe. On retrouve cette même concordance de tonalité chez les très jeunes enfants auprès d'un papa ou une maman à quémander un bonbon, un bisou ou bien d'être pris dans les bras... Toujours les mêmes intonations, les mêmes éclats, le même langage corporel dans l'expression des sentiments, des attentes et des cadeaux reçus ou non.

ENTRE GÉNÉRATIONS

Ainsi, bien que nous soyons tous du même moule originel, les évidences des uns face à la guerre ne sont pas celles des autres en raison de l'environnement historique dans lequel on vit. Je ne crois pas

qu'à la question posée par Eliezer Guérismé on puisse apporter une réponse universelle. Hormis « **Faites l'amour, pas la guerre** », ce qui est déjà pas mal et résume bien.

J'ai pu voir à Rennes ces derniers jours le magnifique spectacle « **Radio Live - Vivante** » créé et mis en scène par Aurélie / Amélie Bonnin, réunissant 3 femmes – Bosniaque, Ukrainienne, Syrienne – ayant vécu la guerre dans leur pays ou la vivant encore, qui se racontent, s'explorent entre elles et avec leurs mères restées au pays. J'y ai vu ce texte, reprenant des échanges pris sur place :

**« Les enfants sont des êtres difficiles, exigeants.
Ils ont de la mémoire.
C'est rare qu'ils laissent passer, quand un de leurs aînés a été méprisé.
Quand le monde s'est mal comporté et qu'il y a eu des injustices.
C'est rare qu'ils acquiescent.
Les enfants sont rancuniers. Ils voudront avoir mieux.
Ils voudront changer, faire différent.
Il faut se méfier de la revanche des enfants »**

La guerre sans fin, de génération en génération... et les enfants comme terrain de nos opérations, après le 1^{er} janvier 2025, inscrits dans le temps. Il y a eu dans les années 90 un dessin humoristique de Plantu pour le journal Le Monde, lors du conflit en Yougoslavie. On y voyait dans un paysage en ruine, un vieillard courir avec un couteau derrière un homme un peu moins vieux avec un couteau courant derrière un homme plus jeune avec un couteau courant derrière un adolescent avec un couteau courant devant lui et portant un enfant dans ses bras. La légende, en commençant par le plus vieux, disait : Serbe se vengeant d'un Croate à cause de la guerre XXX se vengeant d'un Serbe à cause de la guerre YYY se vengeant d'un croate à cause de la guerre ZZZ...Au-dessus du gamin dans les bras, une petite flèche : futur Croate qui se vengera d'un Serbe à cause de la guerre actuelle. Un bon sujet pour une pièce de théâtre : la prégnance du ressentiment de génération en génération si les élites politiques ne font pas l'effort de le dépasser. Celles du Théâtre ont toujours une longueur d'avance sur eux.

Daniel Pennac romancier et Jacques Tardi, auteur de bandes dessinées et illustrateur se définissent comme des enfants de la guerre sans l'avoir car, disent-ils : « **Pour nous construire, nous avons le choix entre le père collabo, le père héroïque, le père martyr, le père attentiste, le père prisonnier... On ne peut pas faire comme si ça n'avait pas existé** ». A chacun son terreau, en somme, pour avancer.

Pour ma part, je me promène depuis bientôt 68 ans sur Terre, et depuis plus de 40 ans dans la planète Théâtre. Ai-je vécu la guerre pour en parler en connaisseur devant vous aujourd'hui ? Plus on a vécu les choses, plus on est crédible, y compris pour intervenir auprès de vous. Non, je n'ai pas vécu la guerre dans ma chair. Mais depuis que je suis né, il y a eu quantité de conflits dans le monde. Et ma génération a souvent entendu parlé des deux guerres mondiales. Quand j'étais gamin, on nous disait souvent quand on fâchait tel ou tel parent en désobéissant : « **Il vous faudrait une bonne guerre ! Comme ça, vous comprendrez** ». Une dimension culturelle comme une autre. Ces gens ne la souhaitaient pas, encore moins pour leurs enfants, mais ils ne pouvaient s'empêcher de l'évoquer. Elle était toujours là, en eux, dans leurs têtes. Elle sera encore présente dans les têtes, ce 1^{er} janvier 2025.

Dans ces membres de ma famille, l'un avait été dans un camp de travaux forcé en Allemagne, d'autres avaient connu enfants les privations de nourriture pendant 4 ans (le père de ma grand-mère maternelle est mort de faim dans un hôpital à Paris en 1943), un oncle italien s'était directement coupé le pouce à la scierie pour se faire réformer du service militaire qui venait de le convoquer, mon père s'est retrouvé avec sa soeur dans les décombres de leur maison sous les bombes – américaines – venues pour libérer l'Italie et écraser l'Allemagne. Il nous racontait parfois ses amis tués et blessés, la tuerie entre

allemands et américains autour d'une ferme où mon père et des proches s'étaient cachés dans des cuves à vin. Ma grand-mère maternelle, elle, fabriquait à 14 ans des obus pour les tranchées de 14-18...

Plus tard, nombre de mes proches et relations ont dû faire la guerre d'Algérie, environ 500 000 morts, dont l'école, le collège, puis le lycée en France ne m'ont jamais parlé, hormis un professeur de sports quand j'étais en 6^{ème}, un peu cinglé, qui en était très marqué. Elle n'entrait pas encore dans notre d'Histoire. De même qu'on ne m'a jamais parlé des massacres de Sétif, en Algérie, qui commence le 8 mai 1945 (entre 3000 et 30 000 morts), des massacres à Madagascar sous juridiction française (plusieurs milliers de morts). Je me souviens aussi de la solidarité à Nanterre, ma ville de banlieue parisienne, avec les artistes chiliens en exil lors du coup d'État du général Pinochet, en 1973. Je pourrais remplir des pages de ces exemples. Une pensée ici Sony Labou Tansi, le grand auteur et homme de théâtre congolais, que j'ai découvert au Festival des Francophonies à Limoges, empêché par son pays de se soigner du sida, et qui en mourut avec sa femme.

J'ai eu toutefois une courte expérience de la guerre, en vrai, en atterrissant à 22 ans en 1979 à Beyrouth, pendant la guerre civile, pour ensuite partir en Syrie en vélo, et revenir ainsi en France par la Turquie, la Grèce, l'Italie. J'arrivais d'Égypte, j'ignorais complètement la situation, et je me souviens que lorsque je suis allé voir le directeur de l'auberge de jeunesse où je dormais pour lui demander à quoi rimaient ces tirs et voitures crissant des pneus en permanence, il m'a fait un signe fatigué et blasé évocateur. Dans la soirée, sur une petite place de la ville, je me suis retrouvé entourés d'une vingtaine de jeunes de 14-15 ans maximum, qui tous avaient une arme, et me la montraient avec fierté. A la nuit, ils m'ont conseillé de rentrer à la maison. Que reste-t-il d'eux ? Le lendemain, je traversais des quartiers de la ville précédemment détruits. Pour mémoire, les militaires appellent les espaces où ils font la guerre ou la prépare : Théâtre des opérations.

Des années plus tard, j'étais à Amman, en Jordanie, chez un homme de théâtre, exilé syrien, condamné à mort dans son pays, qui chaque jour appelait ses amis demeurés en Syrie pour avoir des nouvelles. Ce jour-là, il apprenait que le compagnon d'une de ses amies qui se promenait avec lui venait d'être assassiné dans la rue d'une balle dans la tête par un tueur venu froidement à sa rencontre.

Cette idée de la guerre, ce qu'elle représente, est donc présente en moi, et je m'en rends encore plus compte en écrivant ces lignes. Cette prégnance a nécessairement un impact. Une perception toutefois loin derrière ce qu'ont vécu dans leurs chairs ceux qui m'en parlent. Et loin devant ce qu'il y en a chez mes enfants. Une forme d'irréalité, chez eux ? Sauraient-ils se défendre, survivre à une guerre ? Que leur a apporté le Théâtre, que leur apportera-t-il ? De nouveau, la réponse à la question qui nous est posée ne peut qu'être plurielle, en fonction des générations. Quelle sera leur réaction en apprenant que la guerre n'existe plus à partir du 1^{er} janvier 2025 ? Ont-ils pensé qu'un jour elle pourrait entrer chez eux ? Et pourquoi des jeunes aujourd'hui se rapprochent-ils de l'extrême droite, semblent minorer les événements de la seconde guerre mondiale, n'ont pas conscience de ce que fut Hitler ? Enseigner, dire, expliquer, le Théâtre en première ligne.

Moins saignant mais tout aussi symbolique, parmi ces expériences qui montrent le poids du ressentiments dans la relation entre les peuples, le temps pour en guérir : en 1982, j'assistais sur une petite place en Italie à la retransmission du fameux match, pour les français du moins, France-Allemagne en 1/2 finale de la Coupe du monde de football, match perdu par la France aux tirs aux buts après avoir mené 3-1 en prolongation. Tous les Italiens étaient pour la France. A un moment, un monsieur d'un certain âge s'est levé pour dire que quand même, les Allemands jouaient bien aussi, ce qui était vrai. Aussitôt, un autre monsieur du même âge s'est levé et lui a dit, très en colère, en le pointant du doigt : **« Tu ne te rappelles pas des Allemands pendant la guerre !? »**. Ces Allemands qu'on appelait de façon péjorative les Boches, les Chleuhs, les Fritz, les Fridolins... Trente-sept ans après 1945, le ressentiment était encore à fleur de peau sur cette place de Toscane. Et quand l'Italie a battu l'Allemagne en finale,

nous autres, jeunes français, étions très contents. Bien sûr, pour moi qui est aussi italien, et parce que l'équipe qui nous avait battus contre toute attente l'était à son tour. Mais tout de même, pas que...

A noter que le terme « *Chleuh* » affublé aux allemands par les français est dérivé du surnom qu'on donnait pendant la première guerre mondiale aux soldats berbères du Maroc qui combattaient pour la France. Une dimension péjorative, sans frontière, en quelque sorte, qu'elle se batte pour ou contre la France.

BREF...

Reposons la question : et si c'était la fin de la guerre, qu'en pense le Théâtre ? A sujet immense, modestie correspondante. Qu'on le veuille ou non, il y a aussitôt cette voix intérieure un peu goguenarde tentée de répondre en moi comme chez les artistes que j'ai contactés :

- Tu rêves, Philippe. On se pincera pour y croire.
- Je sais. Mais c'est Eliezer qui insiste...

On voit bien qu'en l'énonçant, la question paraît difficile à tenir. Il faut un gros effort d'auto-persuasion, car on n'imagine pas que la violence quitte les veines du genre humain, et même du genre humanoïde : les Chimpanzés peuvent se combattre entre groupes, violemment, et je pense que si on leur apprenait à manier un poignard, voire une arme automatique, il saurait se l'approprier pour tuer leurs semblables et volontiers des humains. Les guerres existent aussi chez les fourmis, les termites. On les découvre ainsi de plus en plus que le monde animal – dont nous sommes. Les singes Bonobo ont au contraire choisi de multiplier les actes sexuels pour apaiser les tensions. J'ignore comment ils se défendent en cas d'agression extérieure, et s'ils savent le faire. C'est peut-être leur talon d'Achille qui nous renvoie à un peu plus haut.

Toutefois, pour avancer devant la question posée, plaçons une voix prête à jouer le jeu, à relever le gant. OK, et si c'était vrai, finalement. Plus jamais ça, comme on dit ? Dans son discours de 1849, Victor Hugo y croit sans réserve et s'inscrit en perspective. Alors, ce serait chouette ! On fera toujours la fête ? Retour au jardin d'Eden ? Début d'une extraordinaire joie de vivre oubliant la guerre, en l'effaçant ? Place à la frivolité ? Un immense autodafé brûlant toutes les armes du monde ? Jouerait-on tous les jours « *La guerre de Troie n'aura pas lieu* », qui a lieu quand même à la fin de la pièce ? Terminés les drames de Shakespeare, et autres textes sur la guerre ? Ça va faire un grand vide. La guerre est très présente dans le Théâtre. Pas loin de la moitié ou plus de son répertoire, de son chiffre d'affaires qui disparaîtrait. Estimation purement inventée mais présence assurément significative. Que deviendra le Théâtre sans la guerre ? Va-t-il se perdre, se déliter dans des causes moins importantes ? Aura-t-on encore besoin de lui ? L'Humanité se ramollira-t-elle ? Contre quoi saura-t-elle se défendre ? « *Le Théâtre n'est-il pas né de la guerre ?* » interroge Philip Wickman dans « *Dramaturgie de la guerre* ».

Le Théâtre des années qui suivirent la Révolution française jusqu'à la fin de la Restauration fut celui des amuseurs au service de la bourgeoisie montante. Ça ne dure qu'un temps. Un siècle plus tard, après la première guerre mondiale, dans ce qu'on appelle les années folles, on est allé beaucoup au théâtre en Europe. Pour retrouver un sentiment de liberté, de créativité que la guerre avait suspendu, celle qu'on appela donc sérieusement la Der des Ders. On y a cru quelques années. Grosse désillusion. Ce qui n'empêche d'aller au théâtre pendant la guerre justement, pour ceux qui en ont les moyens. Moins pour se poser la question de la folie meurtrière des hommes, que pour la fuir en se divertissant.

Un conflit mondial plus tard : « *Il est incontestable qu'à la suite de la seconde guerre mondiale, les Français se sont pris d'un goût nouveau pour les représentations théâtrales, et que le public est*

devenu à la fois plus ouvert et plus exigeant, c'est-à-dire plus curieux du phénomène théâtral : le théâtre a intéressé non plus seulement comme divertissement, mais comme réalisation scénique, comme instrument de culture, de réflexion, comme instrument de contestation aussi. » (Cf. André Tissier in « *Le public français face au renouveau théâtral après la seconde guerre mondiale* », Revue d'Histoire littéraire de la France -1977). A Beyrouth, en ces jours tragiques, le théâtre Shams est plein tous les jours. D'habitude, l'été sert à ranger, réparer, se reposer après la saison théâtrale, mais actuellement non, le public en veut plus. Le théâtre est plein en juillet et août.

Questions : si la prophétie se réalise, finie l'agressivité au volant ? Dans les stades ? Plus de violence, de femmes battues, d'enfants martyrisés, de folie, de rancœur, de jalousie, de cause à défendre, de nationalisme exacerbé, de revanche à reprendre sur l'Histoire ? De querelles de territoires ? Plus rien de tout ça ? Le slogan « *La guerre, c'est ringard* » sera-t-il universel ? Ce serait bien. Ce sont de lourds dossiers sur lesquels le Théâtre a travaillé, et travaillera encore. L'après-guerre, c'est panser les blessures et se reconstruire. Le temps ici, pour la sortie du tunnel, se calcule en générations :

- par l'écrit, le débat, les prises de positions, la pédagogie envers les jeunes et moins jeunes, l'apprentissage de la gestion des conflits entre personnes.
- en éduquant, en inspirant, en rassemblant les gens autour de valeurs à défendre et partager, en leur proposant de pratiquer l'art dramatique.
- en développant l'imaginaire, la pensée, la réflexion, dans la nuance. Même en s'amusant. Qu'on soit plus intelligent à la fin du spectacle qu'au début. J'aime bien cette formule.

Gardons toutefois une part de modestie. Je parle de ce que je connais en France, avec Paris comme capitale ayant le plus de théâtres et cinémas au monde. Chez nous, on sait, malgré les efforts du ministère de la culture, qu'environ 10% des gens vont ou auront été au théâtre. Pas plus. De quoi relativiser. Beaucoup de gens, et d'adolescents, considèrent les théâtres comme des lieux où on s'ennuie, (idem pour le cours de philosophie), avec souvent l'approbation des parents, par paresse ou suivisme. Grosso modo, oui, 90% des gens – en France - ne vont jamais au Théâtre. Mais par comparaison, seulement 10% des gens vont voir des matchs de foot au stade (pure estimation encore, mais qui aide à l'image, le stade de ma ville à une jauge correspondant à 10% de sa population).

Tout cela pour dire quoi en conclusion ? Qu'on sache sur quelle base, quel matériau historique et humain le Théâtre aura à travailler à partir de ce 1^{er} janvier 2025, c'est-à-dire dans moins d'un mois. Cette paix comme par miracle, lui allège-t-elle ou non une charge mentale à laquelle il s'oblige depuis toujours, pour qu'un jour le monde vive sans guerre, mais aussi réellement en paix en bonne intelligence entre humains ? Dans ce qui pèse lourd :

- le passé demeure longtemps dans la mémoire des hommes. Sans cadre politique constructif, on tourne en rond avec les conflits. A nous de trouver notre place, car le Théâtre est politique par essence comme par nécessité. Même les croisades du 11^e siècle au 13^e siècle, ces guerres de religions où des chrétiens et leurs rois sont allés combattre en Terre sainte contre les musulmans, laissent encore aujourd'hui un parfum de revanche à prendre de l'autre côté de la Méditerranée. Elles demeurent, enracinées, des machines à fantasmes à l'heure d'une remise en cause de l'ordre international.
- le 20^e siècle a eu 212 millions de morts à cause de la guerre, ce qui représente 5 800 morts par jour pendant un siècle, ou 20 300 morts et blessés tous les jours (selon les ratios militaires on a 2,5 fois plus de blessés que de morts en moyenne). Total : 742 millions de victimes. Avec les orphelins, les dépressifs, ceux qui sont devenus fous, on voisine le milliard...

- le 21^e siècle est jusqu'ici nettement moins lourd en pertes humaines. Entre 2,5 et 3 millions de morts, soit 300 par jour, presque 20 fois moins. Mais il nous reste 75 ans sous la main, avec la bombe nucléaire, pour aisément rattraper le 20^e siècle et détruire la planète. Neuf mille têtes nucléaires à disposition, des dizaines, centaines, voire des milliers de fois plus puissantes que celles d'Hiroshima et Nagasaki. On appelle cela la dissuasion pour empêcher la guerre, décourager les ennemis, servir la paix, mais elle fait peur à tout le monde. On en connaît l'irrémediabilité des destructions, pourtant de nombreux pays s'activent pour l'obtenir. Même le Japon, qui l'a bannie pour l'avoir subie deux fois, s'est penché dernièrement par la voie de son premier ministre sur une possible possession de la bombe nucléaire depuis que le conflit en Ukraine ravive les tensions avec la Chine et la Corée du Nord qui accompagnent et aident la Russie. Le Théâtre défend-il cette bombe comme « arme de paix » puisqu'elle « œuvre/œuvrerait » à empêcher la guerre ?

- la planète est envahie aujourd'hui de fake-news qui manipulent à grande échelle les opinions, et de plus en plus pour les élections. Immense chantier, qu'on soit en paix ou non, même sans guerre, avec l'an 2084 en marche, le pendant un siècle plus tard du roman « 1984 », de Georges Orwell. Une autre bataille qui commence, contre les consciences, la face noire du progrès, sans bombardiers. Il ne faut pas la rater.

- on n'imaginait plus que des peuples se lèvent l'un contre l'autre pour s'entretuer sur un champ de bataille et dans les tranchées comme en 14-18. C'est pourtant ce qui se passe en Ukraine où les deux pays voient s'affronter leurs jeunes populations, l'un pour anéantir un pays, l'autre pour se défendre. On est revenu à une guerre du passé. Avec des départs en masse hors des deux pays pour éviter la conscription militaire, ce qui montre des consciences plus éveillées aujourd'hui dans ces pays qu'en 1914 où la guerre annoncé semblait un court moment à traverser.

- on est passé de 1,7 milliards d'habitants sur Terre en 1900, à 3 milliards en 1960, 8 milliards aujourd'hui, 12 milliards au cours de ce siècle.

- le réchauffement climatique, la disparition des espèces (moins 50% des oiseaux et moins 75% des insectes en Europe) sont devenus une dangereuse réalité, porteuse de potentiels conflits majeurs. Le Théâtre en parle-t-il ?

Quelques éléments en retour plus positifs, ou pouvant le paraître :

- la violence aujourd'hui n'est « que » pour 8% de la mortalité mondiale. Ce qui relativise le poids de la guerre, qui n'est qu'une partie de ces 8%.

- la violence a été divisée par 30, 40, 50 au fil de ces derniers siècles. En 500 ans, le regard sur la violence a changé. On la justifie beaucoup moins. Évolution culturelle.

- toutes les génétiques dédiées au comportemental n'ont rien prouvé qui soit de l'ordre de la fatalité, hormis pour une poignée de psychopathes à la naissance, une infime minorité.

- nous avons 1 000 morts par an en France par homicides, 350 en Italie pour à peine moins d'habitants, 20 000 aux Etats-Unis pour 5 fois plus d'habitants. Pourquoi ces différences ? Sur la carte du crime dans le monde, l'Amérique du Sud-est la région la plus touchée par la violence. C'est bien l'environnement social et culturel qui fabrique en plus ou en moins la violence, sa

capacité à sortir de sa spirale, qui modèle l'humain. Quelle place pour le Théâtre ici ? Toute la place qu'on lui doit.

- dans chacun de ces pays, on compte plusieurs centaines de morts par jour du cancer. La cigarette, l'alcool, la voiture, tuent beaucoup plus que la guerre.

- nombre de pays, sans être en guerre, sont dirigés par des criminels, des malades ou des incompetents qui ne croient qu'au rapport de force ou à leur folie. Pas faute d'avoir été dénoncés, caricaturés, instruits en procès, condamnés par le Théâtre, et même fusillés ou pendus. Combien de Père Ubu, d'Alfred Jarry, d'Arturo Ui de Bertold Brecht, de Richard III de Shakespeare encore au pouvoir ? Comment le verre est-il rempli ici ? A moitié vide ou à moitié plein ? Je préfère le moitié plein. Quand j'étais petit, désolé d'y revenir, sur mon continent, l'Espagne, le Portugal, la Grèce étaient des dictatures, le rideau de fer Est/Ouest coupait l'Europe en deux. Plus loin, la majorité de l'Amérique centrale et du sud n'était que dictatures, tout comme l'Afrique, une bonne partie de l'Asie du Sud-Est... Ce n'est plus le cas.

- nous n'avons jamais eu autant de moyens pour communiquer autour de la planète, de la découvrir, avec le programme Erasmus en Europe qui permet aux étudiants d'aller étudier hors de leur pays, avec les artistes qui croisent et mixent leurs disciplines, les échanges économiques... Aujourd'hui, on se fait aisément un WhatsApp à trois, quatre, cinq entre Paris, New-York, Port-au-Prince, ou ailleurs. L'avion nous rapproche à toute vitesse.

Alors, cette fois, c'est bon, plus de guerre à partir du 1^{er} janvier 2025 ? Le Théâtre y croit-il ? Pas encore, mais il doit croire qu'un jour cela sera. Obligé. Se sent-il concerné ? Oui. Tel Hamlet, sera-t-il ou ne sera-t-il pas ? Il sera. Avec quelles convictions ? Les mêmes depuis sa création. Relèvera-t-il le gant ? Oui. Poursuit-il le combat ? Évidemment.

J'aime ici, cette histoire rapportée sur Antoine Vitez qui clame à ses élèves un jour de lyrisme : « **Oui, je vous le dis, Jean Racine me doit le respect !** ». Simplement parce qu'Antoine Vitez est 300 ans plus vieux que Racine, qu'il en sait donc plus que lui sur l'histoire des hommes et le Théâtre, tout comme Antoine Vitez doit le respect à ses élèves qui, en lui survivant, en sauront plus que lui sur le monde et le Théâtre.

Pour se donner du courage, dans cette addition de générations devant le même ouvrage sans cesse remis sur le métier, et en l'absence affirmée et définitive de la guerre à partir du 1^{er} janvier 2025, quelles sont les directives ? Au fond, nous sommes des pédagogues, des passeurs. Parmi les témoignages recueillis :

- dire, raconter, écouter, voilà le rôle du Théâtre. Continuer de faire la guerre à la guerre avec ses mots, ses personnages et ses plateaux, ses bonnes volontés, ses héros de lumières et du quotidien. Toujours faire un pas même si c'est un petit pas, un pas après l'autre. Prouver le mouvement en marchant.

- apaiser l'humain. Qu'il soit plus intelligent à la fin du spectacle qu'au début.

- enseigner le désir, dès le plus jeune âge. Celui qui donne envie de se lancer dans la vie, d'avancer, d'en faire usage. C'est dans l'enfance qu'on l'apprend le mieux, plus tard c'est plus difficile.

- montrer la beauté dans ses différences, sa diversité, ses similarités. Connecter l'art à toutes les dimensions du monde.

- panser les plaies, les affects, éteindre l'esprit de vengeance, combattre la bêtise, la désinformation, la radicalité. Une guerre à faire dans les têtes, subtile s'entend, que n'éviteront pas de nombreuses générations après nous. « *Nul ne naît fanatique* », rappelle le sociologue et philosophe Edgar Morin. « *Pour empêcher le basculement dans la radicalité, l'enseignement devrait œuvrer sans relâche à délivrer la connaissance et à repérer les illusions* ».

- associer toutes les bonnes volontés : sportifs, artistes, intellectuels, handicapés... comme pour le spectacle d'ouverture des Jeux Para-Olympiques de Paris.

Tout ceci relève des évidences. La nouvelle page est blanche, totalement blanche dans ce contexte inédit libéré de la guerre ce 1^{er} janvier prochain. Les pages qui l'ont précédée sont noircies d'un travail considérable qui honore le Théâtre. Je ne sais plus qui a dit : « *Créer, c'est résister. Entrer en scène, c'est un acte de bravoure* ». C'est le propre du métier. Oui : *Le Théâtre est une arme de construction massive*. N'est-ce-pas, la Brigade d'Intervention Théâtrale en Haïti ? En se battant avec nous-mêmes : « *J'attends du théâtre un affrontement avec soi-même* », nous dit Julien Gosselin, 37 ans, metteur en scène, et Directeur depuis juillet dernier du Théâtre de l'Odéon, à Paris. « *Pas une déconnexion gentilette flattant un imaginaire infantile, de plus en plus récupéré par la société de consommation, la publicité. Je me méfie de notre imaginaire. Je préfère partir du réel. Et le réel est hanté par le mal, le mystère, le secret du mal. (...) Seul l'art permet de pénétrer le mal. (...) Et le théâtre, parce qu'il brasse l'invisible, met en lumière ce qui n'est pas compréhensible. Je suis persuadé qu'on va au théâtre pour voir les fantômes, alors qu'on ne nous parle d'ordinaire que des vivants. (...) Le théâtre est d'autant plus vivant qu'il nous montre les morts. On ne vit ça qu'au théâtre et c'est ça qui bouleverse les gens. Le théâtre n'est pas une histoire de plaisir mais d'aventure intérieure.* »

Pour finir, je propose deux poèmes à votre lecture. Le premier, de Bertolt Brecht, écrit en 1939 : « *A ceux qui viendront après nous* », ou comment une génération ayant connu la guerre s'adresse à la suivante. Le second, écrit en 2001, s'appelle « *la bataille* », de Pierre Debauche (*), que j'ai déjà évoqué, un belge ayant vécu une bonne partie de sa vie en France. Il créa en 1966, vingt-et-un ans après la fin de la seconde guerre mondiale, en pleine période de paix en Europe de l'Ouest, le spectacle « *Ah ! Dieu que la guerre est jolie !* » dont le titre est tiré d'un poème du Guillaume Apollinaire, mort pour la France deux jours avant la fin de première guerre mondiale. Le spectacle eut un grand succès en France, en pleine guerre du Vietnam. La guerre et les militaires sont tournés en dérision. Le rire comme traitement du sujet. C'est aussi les combats vu du côté de ceux qui en souffrent. Une réalité de la guerre de 14-18 que Pierre Debauche a vécu à travers son père, à qui il rend-là hommage, mort en 1940 des suites de ses blessures, qui avait dit en rentrant de la première guerre mondiale : « *Moi, je ne ferai plus jamais que rigoler* ». Mieux vaut en rire, que s'en foutre... Le rire comme preuve qu'on est en vie, et toujours là pour dire non, qu'on n'est pas d'accord.

Ce même Pierre me racontait à la suite d'un stage de théâtre qu'il venait de diriger à l'université de Gafsa, en Tunisie, alors sous le régime du président Zine el-Abidine Ben Ali, qu'il avait fait découvrir à ses étudiants ce qu'était l'improvisation. Tous, jeunes adultes, s'employaient à réciter correctement les textes. Aucun ne connaissait le travail de l'improvisation. Une forme de liberté qui ne leur était pas innée, que les dictatures ignorent ou se gardent d'enseigner. Pierre Debauche disait encore à sa mort : « *Je mourrai débutant.* » J'y entends une parole sage. Ce 1^{er} janvier 2025, le Théâtre restera un débutant.

(*) Pour qui souhaite l'écouter, beaucoup de choses en phase avec notre sujet, dans Conversation avec Pierre Debauche, au Théâtre Dijon Bourgogne dans le cadre du festival Théâtre en mai, 25/05/14. https://www.youtube.com/watch?v=HrYQ_AHdxYQ

À ceux qui viendront après nous (Bertolt Brecht /1939)

I

Vraiment, je vis en de sombres temps !
Un langage sans malice est signe
De sottise, un front lisse
D'insensibilité.
Celui qui rit
N'a pas encore reçu la terrible nouvelle.

Que sont donc ces temps, où
Parler des arbres est presque un crime
Puisque c'est faire silence sur tant de forfaits !
Celui qui là-bas traverse tranquillement la rue
N'est-il donc plus accessible à ses amis
Qui sont dans la détresse ?

C'est vrai : je gagne encore de quoi vivre.
Mais croyez-moi : c'est pur hasard.
Manger à ma faim,
Rien de ce que je fais ne m'en donne le droit.
Par hasard je suis épargné (Que ma chance me quitte et je suis perdu).

On me dit : mange, toi, et bois !
Sois heureux d'avoir ce que tu as !
Mais comment puis-je manger et boire, alors
Que j'enlève ce que je mange à l'affamé,
Que mon verre d'eau manque à celui qui meurt de soif ?
Et pourtant je mange et je bois.

J'aimerais aussi être un sage.
Dans les livres anciens, il est dit ce qu'est la sagesse :
Se tenir à l'écart des querelles du monde
Et sans crainte passer son peu de temps sur terre.
Aller son chemin sans violence
Rendre le bien pour le mal
Ne pas satisfaire ses désirs mais les oublier
Est aussi tenu pour sage.
Tout cela m'est impossible :
Vraiment, je vis en de sombres temps !

II

Je vins dans les villes au temps du désordre

Quand la famine y régnait.
Je vins parmi les hommes au temps de l'émeute
Et je m'insurgeai avec eux.
Ainsi se passa le temps
Qui me fut donné sur terre.

Mon pain, je le mangeais entre les batailles,
Pour dormir je m'étendais parmi les assassins.
L'amour, je m'y adonnais sans plus d'égards
Et devant la nature j'étais sans indulgence.
Ainsi se passa le temps
Qui me fut donné sur terre.

De mon temps, les rues menaient au marécage.
Le langage me dénonçait au bourreau.
Je n'avais que peu de pouvoir. Mais celui des maîtres
Était sans moi plus assuré, du moins je l'espérais.
Ainsi se passa le temps
Qui me fut donné sur terre.

Les forces étaient limitées. Le but
Restait dans le lointain.
Nettement visible, bien que pour moi
Presque hors d'atteinte.
Ainsi se passa le temps
Qui me fut donné sur terre.

III
Vous, qui émergerez du flot
Où nous avons sombré
Pensez
Quand vous parlez de nos faiblesses
Au sombre temps aussi
Dont vous êtes saufs.

Nous allions, changeant de pays plus souvent que de souliers,
À travers les guerres de classes, désespérés
Là où il n'y avait qu'injustice et pas de révolte.

Nous le savons :
La haine contre la bassesse, elle aussi
Tord les traits.
La colère contre l'injustice
Rend rauque la voix. Hélas, nous
Qui voulions préparer le terrain à l'amitié

Nous ne pouvions être nous-mêmes amicaux.

Mais vous, quand le temps sera venu
Où l'homme aide l'homme,
Pensez à nous
Avec indulgence.

la bataille

l'agression
la guerre
à deux ou à plusieurs

pour des motifs
quelqu'un déclare
maintenant mon territoire va jusque-là
et il trace une ligne imaginaire
sur un cœur ou sur une carte

le désaccord est général
insultes coups morsures
malédiction répuitions
polochons ou six-trent-cinq
le désamour instaure le viol

chacun libère son adrénaline
pour avoir l'air à son aise
au milieu du carnage

la sensation
mourir en héros
ou désert
est dans les cuisses

conquêtes vengeances désarrois
au théâtre ça fait mal aussi
on apprend à sourire de travers
au milieu des simulacres
trop de réalités interfèrent
les fusils sont chargés à blanc
mais le bruit est le même
qui rappelle trop de souvenirs

ensuite les morts se relèvent
et saluent le public
dissimulant sous les adieux
les blessures intimes qui se sont rouvertes
et qui saignent

comment dire à quel point chacun
reconnaît dans ces batailles
ce qui l'attend à la sortie

j'ai aimé l'histoire du lettré hindou
à qui un journaliste demandait
que pensez-vous de la civilisation occidentale
il a répondu ce serait une bonne idée

et dans cette boutade
j'entasse avec les rares mémorialiste
les milliers de disparus
de grands blessés
de torturés

le spectateur naturellement
interprète ces débordements
de façon très personnelle
selon le statut qu'il occupe
dans les tablettes de la souffrance

mais chacun reconnaît
cette planète étrange
où la force pure trouve encore sa place
malgré toutes les leçons qui furent tirées
à chaque fois renaît la loi du plus fort
à chaque fois la paix s'évanouit
avec richard III ou alceste

les larmes de chacun
glissent sur les parois de l'âme
on sourit de plaisir
tant les portraits sont ressemblants
et formellement superbes

et on apprécie cette tradition des acteurs
qui ne reviennent pas de la guerre
en vainqueurs
qui préfèrent en revenir intelligents

Pierre Debauche, in « les sensations insolentes », éditions le bruits des autres (2001)
TÉMOIGNAGES POUR CETTE RENCONTRE AVEC VOUS / MERCI À EUX

Entretien avec Paolo Magelli, metteur en scène italien

Une longue carrière l'ayant emmené en Allemagne, en Colombie, en France, dans les Balkans où il a connu et annoncé la guerre.

https://it.wikipedia.org/wiki/Paolo_Magelli

« Je n'aime pas parler de mon expérience en ex-Yougoslavie. Je n'aime plus. J'ai eu à vivre une guerre indescriptible. Ce fut très dur. Avec de l'argent gagné en Allemagne, j'ai créé en 1987 « Nazione », à partir de quatre œuvres de l'allemand Carl Sternheim, contre la guerre qui s'annonçait et la notion

rétrograde de Nation qui a cassé l'équilibre qu'était alors la Yougoslavie – une idée croate d'unifier les slaves du sud - qui fut une entité territoriale de 1918 à 1945 sous forme d'un premier puis deuxième royaume, avant de devenir une république fédérative socialiste de 1945 à 1992.

Ce grand pays Yougoslavie, entre autres du foot et du basket, a été transformé en 7 « pays » Serbie, Slovénie, Macédoine-du-Nord, Croatie, Monténégro, Bosnie-Herzégovine, Kosovo. 100 000 morts, deux millions de personnes déplacées. Leur unification, cette belle idée, réunissait 5 langues différentes, les mondes musulman et chrétiens (catholique, orthodoxe, protestants). Le nationalisme et le poids des religions ont cassé cette idée d'unification. Pourquoi l'Occident a-t-il détruit ce pays ?

Après 3000 de théâtre, on n'a toujours rien compris. Le théâtre ne peut changer le monde, mais peut changer ceux qui en font, et apporter à ceux qui l'entendent. Aujourd'hui, on a 2 milliards de personnes en trop sur terre. On a perdu le contact avec la réalité. »

Entretien avec Abdo Nawar, Beyrouth (Liban), directeur du Théâtre du Shams

<https://www.artfactories.net/Shams-Beyrouth.html>

<https://assotamam.wordpress.com/evenements/2014-2/table-ronde-1/abdo-nawar/>

Malgré ses efforts sur lui-même, quand je lui pose la question d'Eliezer, il ne croit pas à la fin de la guerre. Il a toujours vécu avec.

« Tu sais bien que je ne crois pas à la fin de la guerre, tout court. Mais le théâtre est un lieu où on peut pousser loin l'expérimentation (représentation) de la violence sans mourir. Pour la fin des guerres, il faudrait abandonner la propriété, cautériser nos neurones miroirs qui nous obligent au mimétisme. Nous imiter les uns les autres, c'est bon pour l'amour. Mais pour le désir, ça nous fait désirer la même chose... Rivalité... Guerre.

Tant que les boucs-émissaires ramènent le calme en stoppant (par leur mort sacrificielle) la spirale de la violence mimétique, on peut espérer écrire des tragédies qui nous éclairent sur le risque mortel qu'il y a à vivre au milieu de nos semblables. Mais tu sais bien que le néolibéralisme n'en a rien à foutre du théâtre qui nous éclaire... Donc, c'est mort. Mais, ce n'est pas grave puisqu'on sera tous... morts !!!!

Au Liban, on est toujours en état de guerre. Ceux qui se battent contre la guerre doivent le faire très discrètement. C'est dangereux. Ceux qui veulent faire la guerre peuvent au contraire le crier en pleine lumière ».

Propos reçus d'Abdelfattah Abusrur, peintre, écrivain, acteur et metteur en scène, réfugié palestinien dans un camp à Béthléem (Cisjordanie)

<https://ujfp.org/condamnez-vous-le-hamas-je-me-condamne/>

« Quel serait le rôle d'un.e artiste s'il n'y avait plus jamais de guerre ? L'artiste est la voix, les oreilles, les yeux, le cœur et la réflexion des pensées, et les inquiétudes, le rôle – droits et devoirs de citoyen, de l'individu et l'officiel et le collectif/peuple

Le rôle de l'artiste (peu importe ses moyens d'expression artistique) dans un monde sans guerre varie cependant des circonstances dans chaque pays ou communauté, et situation politique/ sociale/économique, etc... Cela peut être pour :

- tout simplement pour Amuser et Divertir.

- critiquer/ se moquer du système, du gouvernement, des institutions, du pouvoir, de l'éducation, des services... Du coût de la vie, salaire, défis de la vie... De certains comportements sociaux : racisme, hiérarchie, inégalité...
- ouvrir les yeux de son public et mettre en valeur le présent : montrer la beauté dans la différence, la diversité et les similarités.
- poser les grandes questions, provoquer, stimuler les pensées et pousser les gens pour qu'ils trouvent leurs réponses... Que le peuple agisse pour qu'il n'y ait pas de catastrophe et non pas juste réagir quand les catastrophes arrivent.
- faire que l'art ait un sens connecté à ce qui se passe chez nous et autour de nous, mais aussi ailleurs... »

Entretien avec Nawar Bulbul, acteur, auteur syrien, réfugié en Jordanie, puis en France (entretien avant la fin du régime de Bachar-al-Assad

Lien (contenu incomplet) https://en.wikipedia.org/wiki/Nawar_Boulboul

« Pour les pays arabes, si c'est la paix, on continue de se battre pour un état laïc et démocratique ! Contre les scléroses de la société, des religions aux traditions ancrées, et contre les pouvoirs qui en usent.

En tant que syrien, je fais la guerre contre le politique, pour la liberté et la démocratisation. Contre les politiciens corrompus. Contre la religion et ses interdits, et ses chefs religieux.

Cette religion qui empêche de penser, de parler, qui fabrique du « Haram » (cf. blasphème qui condamne à mort). Ces interdits sociaux auto-entretenus.

Que faire contre des gens formatés, bien cadré, bien contrôlé, des gens frustrés qui XXXXX de leurs frustration sur les autres ? C'est très difficile de sortir de cela : c'est là où le théâtre est utile. Dans le monde arabe, le chef c'est Dieu.

(...) Il n'y en a pas beaucoup des comme moi.

(...) Le Théâtre est éternel ».

Propos reçus de Ali Abu Yassine, comédien et écrivain de Gaza-ville, déplacé à maintes reprises vers le Sud Gaza sous les bombes

<https://www.couleurspalestine69.fr/2023/12/25/derni%C3%A8re-lettre-de-ali-abu-yassine-%C3%A0-son-ami-jean-luc/>

« Il est important de savoir que l'artiste est un être humain comme le reste de l'humanité, avec sa propre vie, ses circonstances familiales et ses priorités qui ne sont pas différentes de celles de n'importe quel citoyen vivant en guerre, qu'il soit médecin, ouvrier, millionnaire ou pauvre.

Tout le monde est sous le marteau, menacé de mort et exposé au déplacement, à la fuite et à la mort à chaque seconde. Sur le plan personnel, tout au long de la guerre, je me suis battu pour préserver ma famille, mes fils, mes filles et mes petits-enfants, qui sont au nombre de 23. Préserver la famille en temps de guerre n'est pas qu'un simple mot, cela commence par fournir de la nourriture, de l'eau, de l'énergie, de l'éclairage, charger les téléphones portables et tout ce dont la maison a besoin en termes de produits

de nettoyage et autres. Il ne s'agit pas seulement de travailler à la cohésion de la famille et de préserver son unité et sa santé psychologique.

Ensuite, j'essaie de trouver le temps, en tant qu'écrivain et artiste, d'aider mes collègues artistes. Ensuite, j'écris les monologues que j'ai conservés tout au long de la guerre et qui ont été traduits dans près de quarante langues. Dans la guerre, chaque artiste a ses propres circonstances qui l'entourent et c'est en fonction de cela qu'il joue son rôle.

Question 2

Le rôle naturel de l'artiste, loin de la guerre, est de mettre en lumière les différents problèmes de la société et de les présenter sur scène afin que le public puisse interagir avec eux et apporter le changement souhaité pour le mieux. L'artiste continue à rechercher le meilleur pour la société tout au long de sa vie, et c'est pourquoi on trouve toujours des artistes à la gauche du pouvoir.

Par exemple, si l'artiste demande que le nombre d'élèves dans la classe soit de vingt au lieu de quarante et que le gouvernement l'applique, l'artiste doit exiger que le nombre d'élèves dans la classe soit de dix au lieu de vingt.

Nous recherchons toujours le meilleur pour nos sociétés.

En résumé, l'artiste existe pour lever l'injustice partout où elle se trouve, soutenir les faibles, essayer d'éliminer l'ignorance, le retard et la maladie, et s'efforcer d'utiliser la raison dans tout ce qui a trait à notre vie.

L'artiste est un être humain qui se préoccupe de l'humanité pour qu'elle atteigne la forme la plus élevée possible de vie dans la dignité, la liberté et le contentement. »

Propos reçus de Ziad Medoukh, écrivain de Gaza et professeur de français

<https://www.criticalsecret.net/ziad-medoukh,113.html>

« L'artiste le comédien, tous les professionnels artistiques ont trois missions pendant la guerre :

- continuer sa mission artistique / ne pas s'arrêter.
- continuer à faire de la création / double création : pas seulement création normale, il peut proposer des pièces, des sketches adaptés au contexte / pendant la période.

- continuer de résister / on a besoin des artistes, des comédiens, des intellectuels, de ces gens qui ont une mission noble. Leur mission pendant la guerre, ce n'est pas seulement jouer, il y a la création et c'est aussi résister.

C'est pour cela que l'occupation lutte contre eux. La mission pendant la guerre, c'est se battre contre les assassinats d'artistes qui proposent des éléments d'espoir, beaucoup de peintres et comédiens qui ont été assassinés. On leur refusait de diffuser des éléments d'espoirs.

S'il n'y avait plus jamais la guerre, l'artiste serait toujours un artiste.

Pendant un génocide, le rôle de l'artiste / comédien, intellectuel, est de subir comme les autres, avec les risques comme tout le monde. Quand il y a des déplacements, il se déplace, il continue de chercher de l'eau, de faire du feu, de quoi manger. Il souffre comme toute la population, mais sa mission reste noble faire rire les enfants.

L'artiste doit dessiner le soleil, la lune, et pas que les bombardiers, les morts... Même si le contexte est difficile. Le rôle des artistes, c'est aussi de s'occuper de la population : proposer des moments de joie au milieu du désastre. Davantage de sacrifices pour lui. Il doit s'occuper des autres, des gens démunis, double création : quelques moments de bonheur au milieu des décombres. Il peut peindre un tableau dans les ruines

Beaucoup d'artistes, d'intellectuel, de peintres qui essayent de proposer des créations artistiques, qui essayent de calmer leur colère pour les soulager. »

Entretien avec Robert Angebaud, homme de théâtre, dramaturge, enseignant français

« Et si c'était la fin de la guerre, qu'en pense le Théâtre ? Question très complexe. Beaucoup de choses. Une étude assez longue à faire. A-t-elle été faite ? Le théâtre haïtien a toujours été un théâtre de la révolution et de la guerre civile. Se poser dans le présent. Y a-t-il du théâtre en Ukraine aujourd'hui ?

Je suis né dans la suite de la guerre que je découvre avec mon père, anarcho-syndicaliste. Ma guerre, c'est ce que mon père m'en raconte, la banalité de ce quotidien. Trois années de camps de vacances, c'était rigolo. Avec une arme, c'était l'aventure, une forme de liberté, l'anarchie.

Le théâtre est moyen de résistance. Le théâtre de la décentralisation après la 2^e guerre mondiale fur celui qui avait fait du théâtre pendant cette guerre la 2^e guerre mondiale, accompagné par le pouvoir pour s'en écarter ensuite.

Sous Napoléon et la Restauration, le théâtre est un déversoir pour qui souhaite se faire une réputation, une forme de nostalgie d'un passé historique. Victor Hugo, jeune, est prisonnier de cette époque en s'y fondant, puis il évolue dans une forme de révolte individuelle. Conflit de génération. A partir de 1830, le théâtre romantique est en réaction aux 50 années « frigides » de la Révolution française, de la période napoléonienne suivie de la Restauration de la royauté.

Dans le Théâtre, il y a les hommes – créateurs - les institutions – politiques et gestionnaires - et le public qui vient ou ne vient pas. Soit 3 espaces d'approches distincts. Tout le siècle du roi Louis XIV est un siècle en guerres, et nous avons dans le même temps Molière, Racine, Corneille et tous les autres qui font leur théâtre. Le Théâtre a existé dans les camps de prisonniers en Allemagne. Armand Gatti a poursuivi son expérience de l'écriture dans les camps.

Aujourd'hui, je manifeste chaque semaine contre la guerre à Gaza. Est-ce être antisémite ? Ou est-ce lutter contre la guerre ? Je suis insulté par ceux qui sont contre moi. Ce que je fais ne sert à rien ? Je continue de croire à la nécessité d'agir. Ne jamais arrêter. Nous sommes porteurs de quelque chose. On avance, on continue de faire des choses.

J'aime l'enthousiasme de l'enseignant. A l'école de Saint-Étienne, il y a les bons qui vivent le Théâtre, et les néfastes qui en font pour se soigner. Benoît Lambert, le directeur du théâtre – la Comédie de Saint-Etienne – et de son école, suit les stages de ses élèves avec ses élèves ».